

# LE PÈRE PEINARD



Réflex

HEBDOMADAIRES  
d'un

**GNIAFF**

**ABONNEMENT, FRANCE**

Un An ..... 6 fr.  
Six Mois..... 3 fr.  
Trois Mois..... 1 fr. 50

**BUREAUX : 4<sup>bis</sup>, rue d'Orsel, Paris**

OUVERT DE 9 HEURES DU MATIN A 6 HEURES DU SOIR

Adresser toutes les Correspondances à l'Administrateur

**ABONNEMENTS, EXTÉRIEUR**

Un An ..... 8 fr.  
Six Mois..... 4 fr.  
Trois Mois..... 2 fr.

## LE VEAU D'OR REND VACHE !

L'OFFICIER CHOURINEUR

LES FRASQUES DU COLON DE REIMS

GRÈVES DES ARDENNES



### NOUVEL AN!

Un an, nom de dieu, un an de plus sur la cabèche!

Et les jean-foutre de la haute sont encore de ce monde.

C'est à croire que les aiguilles de la grande toquante qui marque le temps sont arrêtées!

Quand raplique un janvier on se dit : « Ça sera-t-il pour cette année, le coup de tralafgar?... »

Hélas, les douze mois défilent en rang d'oignon, et un autre janvier radine, sans qu'il y ait rien de changé.

Rien de changé?... C'est y bien exact, nom de dieu!

Un chambardement général aussi galbeux que celui qui se prépare, — c'est-à-dire qui foutra à culs gouvernants, patrons et jésuites, n'arrive pas tout de go, sans qu'il y ait de la préparation.

Jamais on n'a vu d'orage pétarader dans un ciel bleu? La Sociale c'est kif-kif un orage, nom de dieu!

Donc, faut des nuages, du tonnerre, des éclairs... C'est à empiler tout ça au-dessous de la vieille guimbarde bourgeoise qu'on s'occupe.

Chacun y met son grain de sel : y en a même qui tirent à hue, d'autres à dia, — et d'autres qui pleurnichent parce qu'ils voudraient que ça soit réglé comme un papier de musique.

Ayez pas peur, nom de dieu! Laissez faire chacun : tout ça c'est des

petites bricoles qui disparaissent dans le tas...

Ça ne va pas assez vite! que rognent les grincheux.

Eh, mes pauvres aminches, qu'en savez-vous? Ce qui vous fait croire ça, c'est qu'étant placés au beau milieu du chantier, on ne se rend pas compte du turbin fait, — faudrait pouvoir s'éloigner, afin de reluquer à distance...

Patience et courage, nom de dieu! Laissons pisser le mouton, — le coup de chambard viendra à son heure.

Pardienne, les vieux comme bibi, on ronchonne bougrement, vu qu'on voudrait que ça raplique illico.

Bast, faut se faire une raison : ça marche, nom de dieu! ça marche bon train.

Ainsi, les camaros, pour exemple prenons le caneton :

Hein, les vieux du commencement, vous vous souvenez comme il était maigre! Tous juste la peau et les os, avec ça large comme la main...

Hé bien, le duvet est venu..., puis les plumes.... Si bien qu'il est tel que vous l'avez dans les pattes.

Parbleu, si on le compare aux canards bourgeois, il est encore bougrement mouche : foutez-le à côté du torche-cul en couleur du *Petit Idiot*, là, rien qu'au poids du papier, avec un sou, on en a pour son argent.

Mais le *Père Peinard* n'est pas un canard bourgeois, — c'est le canard du populo, et s'il a poussé aussi chouettelement, c'est pas à force d'être gavé de pièces de cent sous.

Ah, foutre non! C'est tout simplement parce qu'il va au sentiment des bons bougres, qu'il est franc d'allure, et qu'il n'a jamais politicaillé que pour gueuler contre....

—\*—  
Va-t-il rester encore longtemps du format qu'il est?

Heu, heu! qui peut dire...

Vous savez, y a un bout de temps, il avait été question de le faire quotidien.

Hein, quotidien : quatre grandes pages de six colonnes! Y en aurait de la place pour aligner les crapuleries des jean-foutre!

C'est du coup que le caneton deviendrait vraiment le papier du populo : chacun pourrait se fendre de sa jaspinaide, sans crainte de gêner le voisin, — et ça serait pareil à aujourd'hui; y aurait pas besoin de faire de magnés pour écrire, on tartinerait à la flan, — c'est bon pour ceux qui ont rien à dégoïser de faire des phrases mignardes et pomponnées.

La binaise du quotidien a raté, nom de dieu!...

N'allez pas croire que bibi a abandonné son dada.

Foutre non, mille dieux! On en recausera un de ces quatre matins.... j'insiste pas trop, afin que l'eau n'en vienne pas à la bouche aux copains...

—\*—  
Sur ce, les bons bougres, le père Peinard vous la souhaite bonne; je vous serre la cuillère à tous, — ce qui prouve que j'ai le bras long, — avec le regret de ne pouvoir vous rincer la dalle à chacun d'une verrée de piccolo.

Mille dious, j'allais oublier les bonnes bougresses : un bécot à toutes, — en commençant par les vieilles, afin de garder pour la bonne bouche, les joues en pomme d'api des girondes fillettes.



## Salopises de Caserne

De même qu'il y a la pourriture d'hôpital,

Y a la pourriture de caserne.

C'est des maladies à peu près kif-kif. La seule différence est que l'une putréfie le moral, tandis que l'autre gangrène le physique.

Sûrement, la plus infecte de ces pourritures, c'est celle de la caserne, nom de dieu!

En effet, la pourriture d'hôpital n'agriché jamais que des pauvres bougres déjà salement malades.

La pourriture de caserne, au contraire, se colle, pire qu'un chancre infect, au cœur des fistons du populo, — alors qu'ils sont en pleine vigueur.

A quel âge va-t-on à la caserne?

Entre 20 et 25 ans, pas?... Donc c'est les gas les plus solides, ceux qui ont le plus riche sang dans les veines que l'abominable goule se paye.

Y a des andouillardes qui pleurent comme des veaux à cause que les Français ne font plus d'enfants.

Sacrés pochetées, au lieu de pleurer vous feriez bougrement mieux de prendre une pelle et une pioche, et d'aller démolir les casernes. Ça fait, vous verriez le changement! Toutes les girondes fillettes du populo s'enfleraient pire que des ballons.

Et ça se comprend, nom de dieu! Le temps passé à la caserne est du temps perdu, tout à fait.

Veinards encore, ceux qui ne font que de le perdre, et qui ne sortent pas de ces bagnes plus pourris qu'une charogne.

Ainsi, ceux qui ont passé par Châlons et qui ont tâté de l'entrouducufistibulissement, — qué beaux moineaux ça doit faire, une fois le métier lâché!

Je les vois dans leur patelin, ces espèces de grandes bringues se battant les flancs : des propres à rien, des flémasses! Bougrement heureux encore, qu'ils ne soient que ça.

\* \*

Et faut pas se figurer qu'il n'y a qu'à Châlons oùs qu'on pratique l'empapaoutage, grande largeur.

Ah, mais non! A preuve l'histoire pas ragoutante pour deux liards qui m'arrive de Marseille. Elle est un peu vieillote, car elle date du mois de juillet 91, et pourtant je ne la sais que de ces jours-ci.

Pas étonnant, nom de dieu! Ces bricoles-là, ça se cache, — kif-kif comme les maladies honteuses. Les galonnards font des pieds et des pattes pour que le populo ignore les cochonneries des casernes.

Mais, j'en viens à l'histoire illico. Dans le régiment en question y avait un adjudant bougrement fillasse : le birbe faisait des yeux en coulisse à tous les pousse-cailloux ayant un pif en forme d'éteignoir.

Il allait même jusqu'à peloter le caporal de garde, et il se faisait, tout au moins,

donner les clefs de la prison d'ousqu'il tirait tel prisonnier qui lui tapait dans l'œil, et qui, des fois, n'était pas fâché de pincer dans un chouette plumard, au lieu de roupiller à même la planche.

Ce fourbi dura jusqu'au jour où un bon bougre renauda sur la corvée que lui commandait l'adjudant, — et, faisant son Joseph avec une madame Putiphar bougrement barbue, il alla trouver le major et cassa du sucre dans les grands prix.

Mince de chabanais, nom d'une pipe!

C'était trop dégueulbitant, on boucla mon chien de quartier... c'est sa femme qui en faisait une poire! Dame, elle croyait s'être mariée avec une petite sagesse....

Avis aux jeunes filles, nom de dieu!

Pour ce qui est de l'adjudant on le dégradra... Non pas tant pour ses cochonneries que pour s'être laissé pincer.

Hein, les camaros, c'est du propre les mœurs dans l'Armée?

\* \*

Voilà pour un côté, — le côté de derrière, nom de dieu!

Passons à autre chose, maintenant.

Les galonnés aiment bougrement à nocer, chacun sait ça : à preuve Anastay, l'assassin de la vieille Dellard. Seulement, y a un cheveu! quand ils ne sont pas encore couturés de galons sur toutes les entournures, la solde est maigre.

Du coup, faut faire du fourbi : ceux qui se trouvent en débet, se foutent à fricoter dans les grands prix.

Pigez ce que me jaspine à ce sujet un camaro qui a fait l'andouille ficelé aux galères de saint Paul à Besançon.

Il y a tiré quatre berges le malheureux! Mais, n'est-ce pas, on n'est jamais quitte avec ce putain de métier militaire : il a fallu que le copain repique au truc pour ses 28 jours.

Turellement qu'il s'en serait passé. S'il y a été c'est par crainte que deux cognes ne lui tombent sur le râble, et qu'on ne l'envoie pendant six mois fabriquer des broches à la Citadelle.

C'est pourquoi, tout en rognant ferme, il a préféré encore une fois aller voir des trombines qui le dégoûtent.... En attendant que la Sociale passe par là.

Et il en a reluqué des salopises! Pire que ce qu'il avait vu avant.

Un double de la batterie où il était vient d'être rétrogradé pour avoir fait sauter des bons de perlot et fricotté sur l'ordonnance.

C'est un gas de l'active, bougrement ronchonneux, qui a trop gueulé et a voulu aller jusqu'au bout, qui a fait découvrir le pot-aux-roses... Ça lui a coûté cher au gas, vu que le double en question est le neveu d'un gros galonnard...

\* \*

Une autre histoire de double, un peu vieillotte que me jacte le camaro : c'était en 1887, toujours à Besançon, voilà que le type étant de planton réussit à enlever l'avoine qu'on avait apporté dans la journée pour les canassons. Mais, vas te faire foutre! Il est choppé par des troubades de ronde.

Qui qu'a écoppé ce coup-là ?

« Le galonnard !... » que vous allez dire. Pauvres niguedouilles, vous êtes vraiment trop gobeurs.

Eh bien, c'est les troubades qui étaient de garde !! Oui, c'est eux. Ça vous en bouche un coin, mais c'est comme ça : ils ont ramassé trente jours de clou pour manque de surveillance dans leur service.

Comment que vous la trouvez celle-là ? Dure à avaler, pas ! Elle est pourtant véridique, nom de dieu !

Ah, oui, c'est du joli l'Armée : c'est une école où l'on démoralise bougrement les fistons du populo.

Car, les camarluches, le fricottage, ça se pratique sur une échelle double, y en a rudement peu de galonnés qui n'ont pas les pattes crochues.

Ohé, les camaros, quelle tronche allez-vous faire si je vous dis que tout ça c'est de la gnognotte, et qu'il y a encore plus puant ?

« Pas possible !... » que vous allez brailler.

Eh bien, si ! C'est possible, mille bombes. Nous venons de voir la Caserne,

Ecole de fricottage,

Ecole d'entrouducufistibilisement,

Si le cœur ne vous soulève pas trop, nous allons la voir,

Ecole de mouchardise.

Or, sacré mille millions de tonnerres, y a pas à baragouiner cinq minutes, on est tous d'accordéon là-dessus : ce qu'il y a de plus abominable au monde, c'est la mouchardise.

Eh bien, c'est le colon du 132<sup>e</sup> à Reims, dont j'ai jaspiné un couple de fois, qui veut inculquer à ses troubades ce vice ignoble.

Il rogne bougrement, le colon, après le père Peinard, — paraît que mes ruminades l'empêchent de roupiller.

Aussi, voici le truc dont il vient d'accoucher :

Au troubade qui pourrait dégouter celui qui m'a envoyé le premier flanche à son sujet : **six mois de congé, avec une très forte somme !!**

Pour celui qui serait assez bourrique pour dénoncer un camarade lecteur du *Père Peinard* ; **30 jours de permission !!**

Et pour le dénoncé : **Biribi !!**

Faut-il que ce maudit métier racornisse un homme pour qu'il s'abaisse à ça : pousser des troubades à se moucharder entre eux !

Et vous savez, les aminches, j'ai pas besoin de vous le dire, le galonné en question est un patriotard enragé.

Son frangin aussi..., ça doit tenir de famille, cette maladie : ils sont natifs de Colmar, les deux types.

Seulement, le frangin, tout patriotard qu'il est, ne l'est pas du même côté : il l'est pour le compte de l'Allemagne...

Ainsi que demain, les jean-foutre de la haute fassent la guerre, et voilà deux frangins qui vont être forcés de s'assassiner.

Je sais pas, nom de dieu ! Mais il me semble que s'ils ont encore un peu de poil au ventre, ce jour-là, ils se diront : « Embrassons-nous, vieille branche... Et zut, pour les Patries !... »



## LES RENTES DU POPULO

« Bon sang de maquarel, ça peut pas durer ! On promet trop..., on promet trop..., et on tient jamais. Les candidats promettent pour quand ils seront élus : après l'élection, ça se comprend, y a plus personne. A force, ça fait mauvais effet ; s'agit donc de perfectionner le truc, de manière qu'on promette..., et que le moment de tenir ne vienne jamais... »

Qui qui faisait cette ruminade dégueulasse ?

Constans le Massacreur, un matin d'il y a six mois.

Le bandit est un finaud de la pire espèce. A preuve son premier métier, alors qu'il était à Barcelone, fabricant de pompes à merde, avec lesquelles, à l'en croire, on pouvait vider les chiottes, — et, tout de suite après, sans aucun nettoyage, faire servir la même pompe à emplir sa carafe d'eau de puits, aussi claire que de l'eau de roche.

Ah oui, le bandit est rudement finaud.

C'est dire qu'il ne fut pas long à dégouter son fourbi de promesse : « C'est plus simple que de barbotter un porte-monnaie dans la fouillouse d'un pante, qu'il se dit, y a qu'à promettre des rentes aux vieux ouvriers... Turellement, les rentes se donneront pas de but en blanc : chacun aboulera deux pétards pendant trente ans. Si à cette époque j'ai pas fait fusiller ceux qui auront casqué, mon successeur verra à se dépêtrer... Très rupin, mon truc ! Je promets et je fais cracher en même temps : coup double... »

Illico, le Massacreur colle son idoche sur le papier et l'expédie aux bouffe-galette : depuis six mois, le papier se balade dans les cartons. Si les rats ne l'ont pas bouloté, y a des chances pour qu'on le discute un de ces quatre matins.

Le plus clair de cette manigance, c'est que, maintenant, va plus y avoir mèche d'engueuler un bouffe-galette, sous prétexte qu'il se roule les pouces à l'Aquarium :

« Comment, mon ami, que vous rebiffera le jean-fesse, et les rentes que nous allons faire aux ouvriers?... »

Cochonnes de rentes qu'on touchera dans trente ans !...

Et encore à savoir ? A mon avis, pour qu'on palpe, faudra que les baleines aient appris à jouer du violon.

\*\*\*

D'ici trente ans, nom de dieu, les vieux ont le temps de crever plus d'une fois !

Hélas, les vieux prolos qui se sont es-

quintés toute leur existence pour enrichir les patrons ne sont pas à la noce, quand l'âge raplique.

Pigez plutôt les deux histoires suivantes : l'une s'est passée à Paris, rue Daguerre.

C'était l'autre soir, vers les huit heures, quelques bons bougres dégottaient dans l'encoignure d'une porte un pauvre vieux qui avait juste assez de souffle pour gé-

mir. Comme parmi les passants y avait pas de richards, y ne se trouva personne pour dire que le malheureux était soul. Tout le monde vit de quoi il retournait : c'était de famine que périssait le vieux !

Illico, on alla chercher un bouillon, une chopotte et du bricheton chez un bistrot voisin.

Un peu réconforté, le pauvre bougre put raconter sa vie : il est père de cinq gosses, et à la piôte y a de la mistouffe au point que depuis une semaine ils n'ont bouffé que trois livres de pain.

Trois livres de pain à sept, c'est pas gras, nom de dieu ! Et dire que des cochons de la haute ensont à ne plus savoir quelles ragougnasses inventer pour se donner de l'appétit.

Le vieux raconta qu'il avait, pendant quarante ans, turbiné dans le même baigne, au quartier de Plaisance.

C'est dans la logique, ça ! Quand l'ouvrier a été usé jusqu'à la corde, le patron l'a foutu au rancard comme une vieille savate, — va crever à la rue puisque t'es plus bon à rien.

Autre histoire du même calibre qui vient de se passer à Abbeville :

Un gros exploiteur, Delpierre, avait dans son baigne un pauvre bougre qu'il exploitait depuis trente-cinq ans.

Trente-cinq ans, c'est un beau bail, hein !

Turellement, le prolo ne bouffait pas toujours à sa faim : on est tous logés à même enseigne, pas ? Faut calculer avec le boursicot, et au lieu de se payer des morceaux de bidoche qui vous refoutraient le cœur d'aplomb, on s'empifre des pommes de terre.

Ça ne donne pas des forces, mille tonnerres ! Aussi il arrive un moment où la carcasse ne fonctionne plus : c'est comme une machine où l'on n'a pas assez graissé les rouages, elle est vite flambée !

Le pauvre gas en question dura jusqu'à ces derniers temps. Mais voilà qu'un jour, patarouf ! il tremblotait trop : pas mèche d'aller au baigne. Il reste au pieu trois ou quatre jours. Le temps lui durait, car vous pensez bien, la mistouffe rapliquait !

Enfin, il se force, se lève, s'en va au baigne.

Ce qui l'attendait ? Vous le devinez, les camarluches !...

Le singe lui tombe sur l'échine, lui disant qu'il faut qu'il s'en aille, n'étant plus assez vif pour travailler.

\*\*\*

Les voilà, les rentes du populo, nom de dieu !

Ce qu'il y a de plus triste à dire, c'est que c'est notre avenir à tous, ça. Oui, voilà ce qui nous pend au nez : un peu plus tôt, un peu plus tard, quand les guillemets ne voudront plus nous porter, le singe nous fermera la porte du bain sur le nez.

Et on sera à la rue ?

Comme le vieux de Plaisance,

Comme le vieux d'Abbeville !

Le remède !... C'est d'avoir du nerf quand on est jeune, nom de dieu ! Et au lieu d'employer sa poigne à enrichir les patrons, l'utiliser pour leur serrer le kiki.



### LES GAS DES OMNIBUS

Les camarluches n'ont pas oublié la grève de cet été ?

Ça fut chouette, hein ! Ils étaient rares les cochers d'omnibus qui étaient sur le siège, et comme on l'avait vite fait de couper les guides et de dételer les canassons... Et même de lever les rails, afin que les tramways ne puissent pas marcher...

Ça fut si galbeux, qu'au bout de 48 heures, les gros filous de la Compagnie mettaient les pouces : ils promettaient tout ce qu'on leur demandait, nom de dieu !

Mais, promettre et tenir, ça fait deux.

Les gas des omnibus viennent d'en tâter : des réformes promises, y en a guère de foutues à exécution.

La plus sérieuse, celle de la réduction de la journée de turbin est encore à venir : les pauvres bougres continuent à faire des quinze heures à l'affilée !

Ils demandaient douze heures : foutre, ils ne sont pas exigeants ! Eh bien, même pour si peu, la Compagnie ne veut pas céder.

Le malheur, c'est qu'il y avait des politicards avec les gas des omnibus ; ces sacrés jean-foutre les ont embobinés : « La Compagnie veut pas tenir ses promesses, faut lui faire un procès !... »

Et voilà mes gobeurs à se chamailler légalement avec leurs exploiters.

Y a de quoi en pisser des lames de rasoir, nom de dieu !

Faire un procès à la Compagnie, alors qu'il était si simple de se refoutre en grève ! Turellement, nom de dieu, le procès dure... dure... et durera bougrement longtemps...

Seulement, ousque les grosses légumes des Omnibus y trouveraient un cheveu, c'est si les gas se foutaient carrément à ne faire du turbin que juste pour leur argent, — plutôt moins que plus.

Autre chose. Mince de gueule que feraient les types s'ils s'apercevaient que le matériel s'use deux fois plus vite, qu'il s'abîme à vue d'œil... qu'il faut être toujours à le réparer.

Leur nez s'allongerait au point d'y faire une boucle si les recettes diminuaient... si elles fondaient dans les sacs des conducteurs...

Et que ça marche de ce riche train, jusqu'au jour où les actionnaires n'ayant que des pertes au lieu des bénéfices, donnent leur démission.

Ça serait bath ! Les gas des Omnibus piqueraient un petit rigodon de jubilation, — après quoi, y a pas de pet, ils feraient circuler leurs guimbardes en douce, et tous on y trouverait son profit.

### DANS LES ARDENNES

La grève de Nouzon va toujours son petit bonhomme de chemin.

Les chambres syndicales réunies avaient décidé de faire une manifestation pour empêcher les lâcheurs qui ont repris le turbin de continuer à masser.

C'est lundi à 2 heures que la manifestation a eu lieu : sur la route de la Cachette, ousqu'est situé le bain, y avait du populo en quantité.

Mais y avait aussi des cognes, nom de dieu ! On aurait dit qu'on avait fait radiner toutes les hirondelles de potence de France et d'Algérie.

Et c'est pas tout, mille bombes ! Voilà qu'il rapplique un détachement du 91<sup>e</sup> biffin de Charleville.

Et le populo de gueuler en chœur : « Vive l'armée ! »

C'était y pour dire qu'ils aiment l'armée, que les bons bougres gueulaient à perdre haleine ?

Non, foutre !

Leur cri de « Vive l'armée ! » avait une autre signification : ils voulaient dire par là que les troubades sont les fistons du populo, et qu'ils ne doivent pas se faire les larbins des richards.

S'il en était autrement, ça serait triste ! Eh quoi, on oublierait Fourmies ?...

Mais non, les Nouzonnais n'en sont pas là : quoiqu'ils se laissent trop emberlificotter par les socialos à la manque, c'est des chouettes zigues.

J'espère bien qu'ils ne sont pas patrouillards, nom de dieu !

Qu'ils n'oublient pas Fourmies !! Peut-être bien que demain, sous prétexte qu'ils ne sont pas sages, on leur trouvera la carcasse, à eux aussi, avec les jolies balles nickelées du Lebel.

C'est pas les bourgeois qui y trouveront à redire, au contraire ! Ils ne rateront pas de ramasser les petites balles et ça leur fera de jolies breloques pour leurs chaînes de montres.

### DYNAMITADES

Mince de trouille qui, la semaine dernière, à empogné aux fesses, le quart d'œil de Clicny !

Sans son cabot, peut-être bien qu'il sautait comme une merde.

Ce sacré cabot grattait à la porte reniflant comme un perdu. A la fin, le quart d'œil va ouvrir, histoire de reluquer quoi qu'il y avait.

Sur le pas de la lourde il vit des mèches qui brûlaient : vivement il colle sa patte sale dessus et éteint tout.

Il a été reconnu qu'au bout des mèches y avait trois bombes.

Vous dire le taf du quart d'œil ! Il en a une chiasse à tout casser...

Bon dieu, ça deviendrait-il à la mode ces fourbis-là ?

Voici que je relinqe dans un quotidien, qu'à Berlin, dans le plus chouette quartier de la ville, on a dynamité la baraque d'un des plus rupins bistrots de la haute.

Ça réussi au point que la cambuse est toute démantibulée.



### L'OFFICIER ASSASSIN

Depuis trois semaines, à chaque coup que j'enfilais mes chaussettes, je pensais à l'assassinat de la baronne du boulevard du Temple : « Bon dieu de bon dieu, que je ruminais, faudra pourtant que je tartine un brin là-dessus... »

Et l'année s'est finie sans que j'ai trouvé un coin dans mes flanches pour jaspiner du fameux assassinat.

Aujourd'hui, y a pas à tortiller ! Le chourineur est arrêté, y a pas, nom de dieu, je me fends :

Et d'abord, en quatre mots, que je jacte de quoi il retourne : A la tombée de la nuit, un mossieu bien frusqué s'en va chez une baronne qu'il sait à la galette, lui coupe le sifflet d'un coup de couteau... Il s'apprêtait à farcir ses poches quand la bonne raplique. Le mossieu ne barguigne pas ; voyant qu'elle a des intentions de brailler trop fort, il veut lui scier le cou... Il s'y prend si mal, que dans son trac il lâche le coutelas et s'esbigne dare dare... »

Là-dessus, les quotidiens se sont foutus à faire un fouan des cinq cents diables. Ils ont raconté un tas de fariboles esclafantes, — et tout ça, pour débiter des chiées de papier.

Voyez-vous, les camarluches, les crimes, c'est bougrement utile à la société actuelle.

Si de temps à autre y avait pas un petit assassinat, les journaloux bourgeois ne sauraient quoi foutre dans leurs canards.

Sans compter que les roussins, les sergots, et aussi les marchands d'injustice chômeraient ferme. De la sorte, le populo aurait vite vu que cette vermine lui suce le sang sans profit pour lui.

C'est dire, nom de dieu, que journaloux et policiers ont été bougrement contents de l'assassinat de la vieille baronne.

C'eut été une bonne bougresse à qui l'assassin eut serré le ki-ki que ça n'aurait pas fait deux liards de tapage.

Les ouvriers étant créées et mis au monde pour être assassinés, — la rousse n'a pas à se foutre en campagne pour si peu.

Que les bons bougres soient écrabouillés par une machine, empoisonnés par les

mauvais airs de l'usine, assassinés à petit feu par les mille crapuleries que leur font subir les patrons, — ou bien qu'un saloplaud les décapite d'un coup de surin,

Pour si peu, vraiment, c'est pas la peine de mettre la police sur pied.

Le populo, c'est de la viande à assassiner. Ça serait mouche de se foutre en deuil, à cause que la finale est un peu changée!

C'est au contraire une chouette chose : ça fout de la variété dans l'existence...

Mais, qu'une baronne qui a le sac, une vieille à tire-bouchons, qui a un cousin bouffe-galette à l'Aquarium, soit escofée sans crier gare.

Breuh! Ça devient sérieux illico. Vite, l'armée des roussins en campagne!...

Nous sortons d'en prendre, nom de Dieu! A telle enseigne que, depuis trois semaines, cette vermine a foutu au bloc des tas de types, à cause qu'ils avaient la moustache noire.

Et si les types grognaient trop fort, comme consolation, on leur envoyait un raisonnement de ce calibre : « Rouspétez pas trop!... Savez-vous que vous ressembliez au coupable?... Et comme il nous faut une poire à guillotiner, on pourrait vous prendre, vous, aussi bien qu'un autre... »

En effet, les roussins ne cherchent pas la vérité. Ah! mais non! Ce qu'il leur faut, c'est une victime... Ils se foutent d'où qu'elle vienne.

C'est surtout les types qui triment sous le bras une serviette, kif-kif les avocats, qui en ont vu de dures... jusqu'au jour où il a été prouvé qu'Anastay n'a pas plus eu de serviette que moi de décoration.

Maintenant, c'est fini, nom de dieu!

Roupillez tranquilles, vous tous qui avez moustaches noires et serviette sous le bras...

L'assassin est connu; il est coffré. C'est un bourgeois, un officier : Anastay.

Cela, voyez-vous, ça emmerde bougrement les patrouillards : un galonné chourineur!...

Ils n'en reviennent pas. Ils avaient déjà le major Breton... Or, « Pas deux sans trois! » dit le proverbe. A quand le troisième?

Pourvu que ça ne soit pas Galiffet que sa rage de massacre reprenne!

Mais cherchons pas si loin. Ce qui nous occupe, c'est le coup du boulevard du Temple, et c'est Anastay qui l'a fait.

Pourquoi a-t-il tué, ce galonnard?

Bédame, toujours la vieille rengaine : pour se procurer de la belle galette,

Il était noceur, le petit galonné. Et n'ayant pas de braise, il a voulu en dégouter quand même!...

Paraît que, quand il était gosse, Anastay était plus timide qu'une fillette. On disait de lui : « qu'il ne ferait pas de mal à une mouche... »

Et c'est ce jeune gas, un peu gnangnan, d'ous qu'on aurait tiré du lait en tournant le bout de son pif, qu'on a foutu dans l'armée.

Il est arrivé ce qui devait arriver : le petit timide est devenu féroce.

Comment voulez-vous qu'il en soit autrement?

Voilà un loupiot à qui, du matin au soir, on serine qu'il faut tuer!... tuer!... tuer!... Et vous voudriez qu'il ne devienne pas aussi sanguinaire qu'un tigre?

Allons donc, farceurs!...

C'est à vous, les Jean-foutre de la haute, à qui on devrait couper le cou! Oui, nom de dieu, on devrait vous guillotiner, en place de Roquette... avec une mécanique à répétition...

Car, vrai de vrai, c'est vous les assassins de la baronne du boulevard du Temple!

Quatre mots pour finir :

L'officier Anastay s'est fait assassin par besoin de galette, — voilà le point.

Or, si la société avait été assez chouette-ment organisée pour ne pas transformer le petit « qui aurait pas fait de bobo à une mouche », en brute rêvant jour et nuit de massacrer des soldats, — Anastay ne serait pas où il en est.

Allons plus loin, nom de dieu!

Si, pour vivre, il n'y avait pas besoin d'être farcis de pièces de cent sous, Anastay ne se serait pas trouvé mélangé à un tas de merdillons qui, pour prouver que papa à de la galette, gaspillent sans compter.

N'ayant pas à rivaliser avec ces petits crevés, il n'aurait pas ruminé les moyens de le faire.

Autre chose encore :

Les chauvins rognent, à cause qu'un assassinat commis par un officier, ça déshonore l'armée.

Ces trous du cul manœuvrent afin qu'Anastay soit reconnu fou, — donc qu'il est pas responsable de son crime.

Fort bien, j'en suis, mille tonnerres!

Seulement, j'ajoute une chose : C'est que, si la société était chouette-ment emmanchée, les gosses auraient beau venir au monde avec les plus mauvaises natures qu'on puisse imaginer, du moment qu'ils n'auraient pas intérêt à faire du mal, leurs mauvaises passions ne se développeraient pas.

Ils seraient comme une mauvaise graine qu'on aurait foutue à germer sur l'escalier de la tour Eiffel.



## COUPS DE TRANCHET

**Entre galonnés.** — Le major Breton est condamné. Il a passé en conseil de guerre et, turellement, on ne lui a pas fait grand bobo : il en est quitte avec deux ans de clou.

« A ce prix, vous allez dire, on peut prendre pour cible un dentiste?... »

Ne vous y fiez pas ! A moins que vous ne soyez galonné.... Ce qui est une peccadille pour un major, n'en est pas une pour un pékin.

Ah! c'est une belle cochonnerie que la Justice ! Selon que vous êtes grosse légume ou pauvre bougre, la balance penche ou ne penche pas de votre côté.

Imaginez que ça soit le dentiste qui ait crevé le major Breton. Eh bien, il aurait été bougrement bidard si on ne lui eut pas coupé le cou.

**Charité chrétienne.** — Des parotins avaient l'habitude d'aller s'enquillier dans l'église Eustache illico l'ouverture.

Vous pensez s'ils étaient heureux, après avoir refilé la comète de se foutre les arpiens sur le calorifère.

Le ratichon de la turne l'a trouvée mauvaise. Ce saloplaud a fait venir le commissaire de police et, l'autre matin, à six heures, on a râflé 80 déchards.

Qu'on vienne encore nous seriner que les églises c'est les maisons du bon dieu et que les mistouffiers sont là comme chez eux.

Menterie que la charité chrétienne!

**Dégoutés!** — Toujours les suicides dans les casernes :

L'autre semaine, c'est à Limoges qu'un sous-off du 21<sup>e</sup> chasseur a essayé de se démolir d'un coup de revolver. Pas besoin de dire que c'est les emmerdements du service qui l'ont poussé à ça.

A Grenoble, il y a six jours, c'est un bleu du 140<sup>e</sup> lignard qui s'est foutu une balle de fusil Gras dans la caboche.

Les canards qui racontent la triste histoire disent qu'on ignore pourquoi il s'est tué.

Tas de monteurs de coups ! C'est pourtant simple : c'est la dégoutation du métier qui l'a poussé à ça.

## OUSQU'ON VA ?

Les socialos crétins se fourrent partout nom de dieu !

Dans les Ardennes, par exemple, il y a les partisans de *La Croix*, de l'autre ceux de *l'Emancipateur*. — Ici des possibilos, là des peloteurs de patrons.

Seulement, à force d'être tirailé de droite et de gauche, le populo se fatigue. Il voudrait bien que le moment vienne pour lui de marcher aussi bien sans *conduc eurs* que sans *directeur de conscience*.

Turellement, les grosses légumes possibilardes ou socialos jésuitardes, la trouvent mauvaise.

Du coup, un canard radical du patelin, qui est dans les petits papiers de l'exploiteur Corneau, le *Petit Ardennais*, jubile comme une petite baleine.

Le pauvre caneton se figure que c'est lui et ses copains qui vont profiter du dégout que le populo a des chefs.

Pauvre serin, tu retardes bougrement! D'où que tu sors?

Sache donc que les républicains, quelque faux nez qu'ils se foutent sur la hure, sont finis, usés, vidés... N'en faut plus, ça fouette trop!

Ce qui fait que vous tenez encore debout c'est que vous avez les belles places; c'est que vous avez les poches farcies de pognon rousti au populo.

Voyons, pourquoi donc que le populo

viendrait à vous? Y retournerait donc à son vomissement? Car, vous l'avez eu dans la manche, le populo, ohé, les républicains, entendez-vous!

Bibi qui vous parle, l'a été, — et ferme, nom de dieu!

Il y a vingt ans, quasi, que vous tenez l'assiette au beurre. Qu'avez-vous fait, si non grapiller, barboter, flouter, partout ou y avait mèche?

On a tellement soupé de votre fiole, qu'il y a pas longtemps le populo a risqué de se laisser empaumer par Boulange, un sous-off devenu général qu'aurait aussi bien pu être Anastay qu'autre chose.

Et aujourd'hui, à qui la faute nom de dieu, si ce puant torché-cul *La Croix* empoisonne le pays, sinon à vous?

Tenez, l'autre jour à Clichy, dans une église, y a eu la réunion de ce que les jésuites appellent un *syndicat mixte*. C'est pourtant pas un patelin réac, Clichy?

Eh bien, y avait des centaines d'ouvriers dans l'église : et le ratichon n'est pas monté à son égrugeoir pour débiter ses couillonnades sur le pigeon et le pucelage à Marie, non... Mais bien pour jaspiner sur les intérêts des ouvriers et des patrons.

Si ces choses là arrivent, c'est à vous la faute, mille tonnerres!

Et vous voudriez qu'on s'aligne à nouveau de votre côté? Y a rien de fait, mes petits, faites en votre deuil!

Un dernier mot *Petit Ardenais*: tu jacasses bougrement sur la liberté.... qu'entends-tu par liberté?

Liberté pour Corneau et ses copains d'exploiter les bons bougres et de les mener en bateau avec les couillonnades politiques? Tu sais, n'en faut plus de ça!

## LE PÈRE PEINARD EN PROVINCE

### RETOURNÉ AU VOMISSEMENT

**La Tour du Pin.** — Un petit patelin de l'Isère. Un camarade de l'endroit m'écrivit une babillarde au sujet d'un triste loufoque qui de socialo est devenu une sorte de niguedouille bourgeoise, au point qu'il s'est marié à l'église.

Hein, c'est rudement mouche, quand on a fait l'épateur, qu'on a gueulé partout qu'il ne faut ni Dieu ni maîtres, aller s'agenouiller devant un ratichon crasseux.

Pauvre gourdiflot! Il croit y voir un intérêt, il se gourre rudement, car il perdra plus qu'il ne gagne : les cléricochons vont te lui détraquer la cervelle de belle façon, — ils lui feront bouffer plus de pain à acheter que de miches, nom de dieu!

Turellement, les bons bougres qui avaient habitude de le croire un pur sont à cran contre lui.

Peuh, les camarades, faut pas vous tourner les sangs pour un oiseau pareil! Par-dienne aurait mieux valu qu'il reste un gas d'attaque, — on ne va pas contre.

Mais, faut pas se figurer que faute d'un, même de dix, la Sociale va se trouver en panne, ah, ouat!

Avant qu'elle nous fasse risette définitivement y en a plus d'un, qu'on tient pour

franc du collier, et qui fera comme le mufle en question : ira s'agenouiller à l'église, ou léchera les talons des patrons et des grossés légumes.

Je vous le répète, — ça ne tire pas à conséquence.

C'est des tristes sire, sévidement! Mais des fois, nom de dieu, on doit se féliciter qu'ils nous aient lâché.

En effet, à peu près toujours c'est pour quelques pièces de quarante sous qu'ils se font acheter.

Dites donc, mais! Si pour quarante sous y se vendent eux-mêmes.... ils auraient bien pu pour le même prix vendre les amis....

### DÉGUEULAGE DE FUMISTE

**Roanne.** — Mercredi dernier le bouffegalette Lafargue a jaspiné à Roanne. C'est le dimanche avant que devait avoir lieu cette réunion, mais le copain Faure se trouvant dans les parages, les socialos à la manque la retardèrent, afin d'éviter la contradiction.

Pas veinards, les birbes! Y a un autre copain, Paul Français qui a rivé son clou à mon Lafargue de chouette façon.

Après avoir prouvé que tous les projets de loi qu'on pourra présenter à l'Aquarium c'est de la couille en bâtons, le copain continue en démontrant qu'il faut supprimer la propriété individuelle et l'Etat; sinon, pas d'émancipation! Turellement, il ajoute que ces choses là, ça ne peut se faire que par un coup de chambard fadé aux pommes.

Et le populo d'applaudir, nom de Dieu!

Lafargue faisait une sale poire. Au point qu'il a jugé bon pour sa réputation de venir dégoiser des expliques, disant qu'après la révolution les travailleurs se gouverneront d'eux-mêmes, qu'il n'y aura pas d'autorité, de pouvoir, de gouvernement d'aucune sorte; que le populo seul alignera la production et la consommation.

Sacré birbe, si t'avais deux liards de franchise, tu dirais avec tous les gas d'attaque qu'il faut se préparer à ça dès aujourd'hui.

Oui, mais, tu n'y fais pas : t'aimes trop te balader en chemin de fer au grand œil et plus encore palper les 25 balles.

C'est pourquoi tu préfères rester bouffegalette, — risque à ce que le populo espère toujours quelque chose des lois.

Sale fumiste, va!

### ITALGOS A LA HAUTEUR

**Annonay.** — Bondieu, il est rudement à cran le copain qui m'envoie la babillarde ouisque je pige les tuyaux ci-dessous :

D'abord, il commence par débiter le patelin; les rues y sont infectes et mal éclairées, — elles font concurrence aux habitants, qu'il ajoute. A l'écouter, ils ont, sur les épaules, un cantaloup rempli de gourderies que leur y fourre le curé Trécy et ses acolytes dégueulbitants.

Par moments, le gas attrape des bougres de l'endroit et tâche de leur faire comprendre la Sociale. Impossible! Ils disent qu'on est tous des crapoules et des va-nu-pieds.

A cela, camarade, le père Peinard va te répondre que dans le trou en question les naturels n'y sont pas plus pochetées qu'à Paris ou bien à Crépigny-les-Chaussettes. Seulement, que veux-tu, les jean-foutre de la haute les embobinent de père en fils

depuis une telle chiée d'années qu'il n'y a pas à guener contre eux, à cause qu'ils ne sont pas débrouillards.

Mon pauvre ami, vu les couillonnades dont on leur a bourré le cervelas ils pourraient être encore plus gnôles.

Donc, ne les traite pas de ceci ou de cela... Contente-toi de leur faire saisir par le bout du nez qu'il est bougrement de leur intérêt de marcher pour la Sociale.

Au premier abord, c'est difficile... Au second rabord, ça ne l'est plus, puisque au bout du compte, ce que tu leur jacte est la vérité vraie, — comme qui dirait qu'on l'ait foutue en bouteilles.

Pour continuer, le camarade explique qu'il est dans un baignoire à maroquineries, dont le singe est un gros lard, qui a cinq ou six millions d'estampés aux pauvres bougres.

Y en a qui disent que les patrons ont le cœur à droite; celui-là ne l'a ni à droite ni à gauche, nom de dieu!

Malgré ses millions, il exploite dur et ferme ses ouvriers; il est sans pitié pour les pauvres fleux.

Aussi a-t-il manqué de lui en coûter la peau, — y a de ça trois ou quatre ans : Pour une couillonnade de rien, il balance un italgo qui turbinait à son baignoire. Le gas, pas couillon, raplique le lendemain, dégotte le singe, lui dégoise ses quatre vérités et sort un yatagan, long comme ça... Et patatrac, sur le patron! Mince de bou-tonnière, si quelques culs-culs ne s'étaient interposés et n'avaient empêché le zigzag de larder l'exploiteur.

Nom de dieu, si beaucoup d'ouvriers se foutaient à réclamer un certificat ou le visa de leurs livrets de cette chouette façon, — m'est avis que les patrons mettraient vivement les pouces.

## Communications

**Paris.** — Tous les dimanches, après midi, réunion du *Cercle international*, salle Horel, 13, rue Aumaire.

— Tous les jeudis, réunion, 30, rue d'Allemagne, XIX<sup>e</sup> arrondissement. Soirée familiale le dimanche.

— Les groupes anarchistes, *les Libertaires* et la *Ligue des Anti-Patriotes*, réunion tous les samedis, salle du Téléphone, 50, rue de Ménilmontant, 20<sup>e</sup> arrondissement.

Le dimanche, même salle et même heure, soirée familiale.

— Le nouveau groupe *les Peinards* se réunira à 8 h. 1/2 du soir, tous les mercredis, salle Greneta, 58, rue Greneta. Discussion sur la tactique anarchiste.

— La *Ligue des Antipatriotes* se réunit tous les samedis, rue Greneta, au premier, à 8 h. 1/2 du soir.

— La *Bibliothèque anarchiste* de Paris, 58, rue Greneta, demande aux camarades de Province qui ont des livres, brochures ou collections de journaux, de bonne propagande, de bien vouloir les adresser.

La bibliothèque est ouverte tous les mercredis et samedis de 9 h. à 10 h. 1/2 du soir. — *Prêt gratuit.* — Lecture sur place et à domicile.

Cette bibliothèque naissante compte déjà plus de 400 volumes, ainsi que divers journaux étrangers.

— L'*Union de la Jeunesse socialiste révolutionnaire*, se réunit tous les samedis, Salle du gros Bouf, 58, rue Greneta.

— Le « Groupe parisien de propagande anarchiste » organise pour les jeudis des Conférences à la salle Rousseaux, rue Montmartre, et 36, rue Etienne-Marcel.

Le 7 janvier 1892, deuxième conférence par Jacques Prolo. Sujet : Tactique et groupement révolutionnaire.

Troisième conférence, le 14 janvier 1892. Sujet : Matérialisme et spiritualisme, par Ch. Malato.

Quatrième conférence, le 21 janvier 1892. Sujet : Solution de la question sociale par le communisme anarchiste, par Leboucher.

Toutes ces conférences sont publiques. Nous invitons les socialistes de toutes les écoles, ainsi que tous les travailleurs, à venir discuter avec nous les questions économiques et philosophiques qui concernent l'affranchissement humain.

Entrée libre par la rue Etienne-Marcel, en face la Poste.

— **La Vérité dans le Palais du mensonge.** — A Paris, le mardi 12 janvier 1892, salle des audiences de la Cour d'assises de la Seine : à midi, 1<sup>re</sup> Conférence contradictoire sur l'anarchie.

Point principal : Un homme n'a pas le droit de juger un autre homme.

Point subsidiaire : En admettant qu'un homme s'arroge le droit d'en juger un autre, faut-il qu'il n'y ait pas inimitié mortelle entre eux.

Point sous subsidiaire : En admettant qu'un homme s'arroge le droit de juger son ennemi mortel, doit-il tout au moins ne pas rendre son jugement dans un appareil de nature à faire prendre l'erreur pour la vérité.

A 2 heures et demie, 2<sup>e</sup> Conférence : Point traités : sous prétexte de l'intérêt supérieur de la Société, les magistrats eux-mêmes violent constamment les lois conventionnelles, dans l'intérêt supérieur de l'humanité il faut et violer et détruire toutes les lois conventionnelles.

Ces deux conférences seront données à l'occasion du procès qui est fait à Eliska Bruguière, à Chenal, à Sluys et à Martinet inculpés d'avoir rédigé ou répandu l'affiche « Armée coloniale » — Le 1<sup>er</sup> mai, contenant le passage suivant : « simples soldats, l'enfant du travailleur est conduit à la caserne, pris à son père, afin que si le père bouge, il soit assassiné par son fils... »

Eliska Chenal et Martinet soutiendront les points indiqués plus haut.

Le président des assises, Gauthier l'avocat général Cruppi répliqueront.

**A Laon.** — Le lundi 1<sup>er</sup> février, à midi et à 2 heures 1/2, dans la salle des audiences de la Cour d'assises de l'Aisne, à l'occasion du procès fait à Martinet pour avoir récité *Germinal* dans une réunion publique à Saint-Quentin.

Les deux mêmes conférences seront faites par Martinet de tous les points traités à Paris de nouveau développés à Laon.

Le président des assises de l'Aisne et le procureur de la République de Laon répondront à Martinet.

Outre l'importance des sujets traités ces conférences présenteront cette particularité que deux des conférenciers, sont des repris de justice dans le sens complet du mot, non seulement ils ont été emprisonnés pour des faits dits politiques mais encore ils ont subi des condamnations de droit commun pour vol par exemple.

Les Condamnés se retournent contre ceux qui condamnent, la vraie justice va être prêchée par la bouche même de ceux qui souffrirent de la non justice — dans la maison du mensonge, les repris de justice instruisent

leurs juges, l'on verra que ceux-ci ne sauront pas répondre.

**Troyes.** — Les camarades sont priés de se réunir le samedi 2 janvier, à 8 heures et demi du soir, salle des Trois-Godets, rue de la cité.

**Anarchistes de la Somme.** — Camarades, le groupe l'*Alliance libertaire* qui vient de se former à Amiens a pour but de rayonner sur tout le département. Conséquemment les compagnons sont priés de se mettre en rapport avec lui, et si possible de donner une adresse pour chaque localité. Prière de correspondre avant le 15 janvier 1892 : les camarades seront immédiatement informés du but que poursuit le groupe.

Adresser communications et correspondances à : A. Pruvost, 51, rue des Corroyers, Amiens.

Tous les samedis à 8 heures du soir, réunion au local convenu.

**Cognac.** — Les groupes d'*Etudes sociales* et des *Libertaires*, invitent les lecteurs du *Père Peinard* et de la *Révolution* à assister à la réunion qui aura lieu le dimanche 3 janvier, à 2 heures au local convenu.

Ordre du jour : organisation de la propagande.

Pour tous renseignements, s'adresser au compagnon A. Bourdin, rue Chateaubriand.

Les groupes et camarades qui pourraient disposer de livres, brochures ou journaux pour aider à la formation du nouveau groupe d'*Etudes sociales*, sont priés de les adresser au compagnon Croizard, rue d'Isly, Cognac, Charente.

**Avignon.** — Les numéros ci-dessous, sont les gagnants de la tombola. Les camarades qui les ont sont priés de donner leur adresse au groupe d'Avignon, qui leur expédiera immédiatement les lots gagnés.

Numéros : 95 — 311 — 329 — 423 — 404 — 369 — 61 — 88 — 250 — 269 — 300 — 32 — 59 — 223 — 240 — 196 — 102 et 75.

**Saint-Pourçain.** — Les copains qui pourraient disposer de journaux et brochures pour la propagande sont priés de les envoyer à Boutonnet, tailleur, rue Gravière, à Saint-Pourçain sur Sioule, Allier.

**Besançon.** — Les camarades, lecteurs du *Père Peinard* et de la *Révolution*, sont informés que le groupe anarchiste bisontin se réunit tous les vendredis à 8 h. 1/2 du soir, au café du Caveau, 10, rue des Chambrettes, salle réservée.

— Le groupe anarchiste bisontin prie les groupes de la région de bien vouloir envoyer leur adresse en vue d'organiser des conférences dans la région.

Ecrire aux compagnons Reuge, rue de Vigner, 6, à Besançon.

**Lyon.** — Le *Père Peinard* est en vente chez le compagnon Paris, 85, rue de Bonnel. En vente aussi les brochures de S. Faure, la *Révolution*, le *Pot à Colle*, l'*Endehors*.

Le copain porte à domicile.

— Le *Groupe de la Jeunesse anarchiste* fait appel à tous les camarades qui voudraient l'aider à la formation de la bibliothèque pour livres, brochures, journaux, — ou même galette, — de tout envoyer au compagnon Paris, 85, rue de Bonnel.

— Tous les camarades, qui ont envoyé une adresse à Rascle sont informés qu'à l'heure actuelle ils doivent avoir reçu la communication annoncée, relativement aux cravates. Ils comprendront que si elle a été promise sous un nom et envoyée réellement sous un autre, celui du compagnon C. c'était unique-

ment pour dépister la curiosité qui ne pouvait manquer de se produire. Ils n'ont donc qu'à se conformer à l'adresse portée sur la circulaire. On attend leur réponse.

— Il vient de se former un nouveau groupe Croix-Roussien, qui prend pour titre *Ni Dieu ni Maître*.

Avec l'aide des groupes déjà existants une bibliothèque est en voie de formation. Les compagnons qui voudraient aider les camarades dans leur tâche sont priés d'envoyer brochures, journaux et livres, ainsi qu'argent pour achat de livres au compagnon Frénéat, Grande rue de la Croix-Rousse, 87, quatrième allée, Lyon.

**Reims.** — Le *Père Peinard* et la *Révolution* sont criés dans les rues et portés à domicile par E. Hamelin, 13, rue Antonin-le-Pieux.

**Amiens.** — Tous les samedis, à huit heures du soir, réunion de l'*Alliance Libertaire*, groupe de vulgarisation anarchiste.

Les membres de l'ex-groupe la Jeunesse Libertaire et la Revanche des mineurs (section d'Amiens), ainsi que le compagnon Paulet sont spécialement invités.

**Dijon.** — L'*Endehors*, groupe d'études anarchiste, réunion tous les samedis, de huit heures à onze heures du soir, salle réservée, rue des Godrans, café de l'Industrie, 13.

Les lecteurs de la *Révolution* et du *Père Peinard* y sont invités. L'entrée est libre. Avis à tous ceux qui veulent leur émancipation intégrale. Des journaux et des brochures sont à la disposition des assistants.

#### PETITE POSTE

P. Lyon — P. Nazaire — D. Mascara — L. Toulon — P. Denain — J. Troyes — T. Roanne — P. Maromme — B. Nazaire — D. Groupe de New-York — O. D. Ladd — F. Amiens — B. Pourcain — M. Angers — N. Londres — M. Tour-du-Pin — C. Villefranche — G. Havre — H. Reims — Reçu galette, merci.

J. Troyes — Convenu, retiens la vente, merci.

G. B. jeune anarcho d'Angers, 0.60.

— F. Netlow. — Tu vas recevoir les numéros qui te manquent.

— F. Amiens, oui, fais 25 0/0 de remise.

— Boutonnet, Saint-Pourçain, demande réponse de Métendorff.

— U. Nantes. — L'adresse de R. est 45, rue Tarentaise, Saint-Etienne.

#### Souscription pour les copains détenus et pour leurs familles

Laurandau, Troyes, 0.50; un verrier, Meudon, 0.60; excédant d'écot, St-Denis, 0.50; Lisly, 0.50; Richard Graussard, 0.10; le groupe de Troyes, 5 fr.; le groupe de Trélazé, 7 fr.; Sergré, 2 fr. — Total : 16 fr. 20.

## LE PÈRE PEINARD

est en vente dans toutes les gares de chemins de fer.

Dépôt à Paris, chez M. Bourbier, 11, rue du Croissant.

Le PÈRE PEINARD demande des Vendeurs et des Colporteurs dans toute la France.

L'Imprimeur-Gérant : J. DEJOUX

Imprimerie spéciale du *Père Peinard*, 4 bis, rue d'Orsel, Paris.